

# LE BEL AMI DE POMPÉI

*Taram Boyle*



# I ◀ LES GARÇONS DE VÉNUS

Antoninus traversa la rue pavée en sifflotant d'un air enjoué, dans sa belle toge blanche récemment acquise. Ses nouvelles sandales, à bandes molletières en cuir, crissaient au rythme rapide de ses pas souples et dynamiques. Le magnifique soleil matinal irradiait déjà les façades dorées et promettait une nouvelle journée sans nuage, ainsi qu'une récolte de raisin abondante et de grande qualité. Il faut préciser qu'il travaillait dans la vigne de Claudius, son employeur, sept jours par semaine, sans compter ses heures, coupant les feuilles inutiles afin que les plants concentrent leur sève à la production d'un raisin riche et savoureux. Il chargeait les fruits dans des cupæ, écrasait les grains de ses pieds nus dans des grands bacs de bois, procédait à la mise en amphores et parfois à la vente aux riches clients.

Claudius ne cessait de le leur clamer jour après jour, en regardant ses esclaves et ses ouvriers accroupis autour de ses précieuses grappes, « le raisin doit procurer l'ivresse à ceux qui nous apporteront la richesse ». Le petit exploitant rêvait du faste des hommes puissants de Rome à qui on prêtait les excès les plus fous. Il se voyait déjà parader au milieu des notables, dans les thermes, à distribuer des conseils avisés, à être admiré et respecté pour sa réussite sociale. Mais en vérité, Claudius n'était qu'un ignare inculte et vaniteux, bouffi par la bonne chère au point que sa panse le rende incapable de nouer ses sandales lui-même. De la grandeur dont il rêvait, il ne possédait que la

silhouette distendue, la bêtise abyssale et la prétention sans limite.

Il y a longtemps qu'Antoninus n'écoutait plus les boniments de cet exploitant fainéant qui s'était laissé pourrir par la facilité de sa petite vie bourgeoise.

Humble et lucide, l'adolescent ne convoitait ni le prestige ni l'abondance de ces grands hommes, rendus lymphatiques par le faste des orgies romaines. Antoninus rêvait seulement de s'offrir une ferme, une vigne, ou même une jolie maison ornée de fresques et de statues, avec un jardin dans lequel il pourrait cultiver suffisamment de légumes pour subvenir à ses besoins. Ses ambitions s'arrêtaient là. Il vivait au jour le jour, ne considérant l'avenir qu'à court terme, sans songer à sa vieillesse, lorsque la santé viendrait à décliner et que son dos et ses articulations l'empêcheraient de cultiver la terre nourricière.

Antoninus longea Regio VII et ne tarda pas à passer devant le grand lupanar, l'un des plus célèbres bordels de Pompéi. On en comptait quarante-cinq dans la ville. Mais les moins fortunés leur préféraient certaines tavernes où des prostitués, hommes ou femmes, leur offraient discrètement quelques plaisirs divins, dans une arrière-salle, loin des regards et de la rumeur d'une clientèle avinée.

Antoninus n'avait encore jamais eu recours à des prostitués. Lui, il croyait encore aux comptines que les adultes lui avaient chantées, pendant son enfance, et dans lesquelles l'amour était le seul noble dessein des héros courageux.

Antoninus était pourtant un très bel adolescent de presque seize ans, avec une peau mate rutilante, un regard

bleu azur, des cheveux noirs et épais, bouclés et brillants. Grand et fort, il possédait des épaules carrées, avec une musculature qui n'avait rien à envier à celle des guerriers grecs, ou des gladiateurs professionnels. On lui promettait un bel avenir au sein du vignoble et, contrairement aux autres jeunes de son âge avec qui il travaillait la vigne, il n'éprouvait officiellement d'attirance pour personne. Il se sentait exclu de leurs jeux de séduction, étranger à leur besoin de se fourvoyer pour un baiser, des caresses, ou même davantage. Si beau fût-il, Antoninus fuyait les railleries autour des questions de charme, ou de sexualité. Tel un eunuque amputé de ses organes génitaux, Antoninus vivait encore dans un monde où l'amour se méritait et où l'on devait conquérir un cœur, avant d'espérer atteindre d'autres privilèges.

Aux premières heures du jour, le lupanar paraissait encore endormi. Gravé dans la pierre de sa façade, un pénis en érection de belles dimensions indiquait ostensiblement l'activité des lieux. En passant à proximité de ce bâtiment en patte d'oie, on entendait parfois de curieux soupirs, des murmures, ou d'intrigants gémissements qui résonnaient clairement dans ces ruelles étroites dessinées pour conserver la fraîcheur devenue précieuse, sous le soleil brûlant de l'été.

Mais ce matin-là, les jeunes vestales et les clients extasiés devaient encore récupérer des frasques de la nuit passée. Pas un bruit ne troublait la quiétude des lieux, comme si la luxure ne savait débaucher ses otages qu'à l'abri de la lumière.

Antoninus longea les maisons de riches propriétaires, alignées en enfilades, comme si elles dissimulaient toutes les plus mystérieuses intrigues.

En passant à côté d'une somptueuse demeure, il fut rassuré de constater que les portes étaient ouvertes, révélant un jardin parfaitement entretenu où les statues, les cyprès, les oliviers et les nombreuses fleurs volumineuses entouraient un bassin dans lequel un jeune esclave blond effectuait sa toilette quotidienne.

Depuis le trottoir, on ne distinguait que ses petites fesses blanches, son dos frêle et ses fines jambes.

Antoninus l'avait déjà repéré depuis un moment. Et s'il s'était pris d'un vif intérêt pour lui, c'était peut-être parce qu'il savait que, comme lui, ce jeune homme avait perdu ses parents très tôt.

L'intéressé devina son regard posé sur lui et il écarta les branchages de ses mains fines pour apparaître dans la plus totale nudité. Les esclaves ne portaient généralement pas de vêtement, surtout les jeunes adolescents n'ayant pas encore terminé le stade de la puberté :

— Bonjour Antoninus ! lui lança-t-il avec un peu d'hésitation, d'une voix douce. Comment vas-tu, ce matin ?

— Bonjour Servius ! lui répondit-il en souriant, charmé par son apparition. Je suis toujours content, lorsque je te vois. Ton maître n'est pas là ?

— Non, il est parti négociier au marché aux esclaves de Rome, je me retrouve seul avec les autres servantes. Mais ce n'est pas le travail qui manque, en attendant son retour.

Les joues d'Antoninus rougirent comme s'il avait longtemps attendu une telle opportunité :

— Ah ? Mais c'est une bonne nouvelle... Je voulais justement te proposer de m'accompagner à la taverne, ce

soir. Un orchestre grec doit y donner un concert. On dit que la chanteuse à une voix de sirène et...

— Moi ? s'exclama Servius en rougissant, surpris par cette invitation. Tu es sérieux ? Je ne suis qu'un esclave de basse classe. Je n'ai pas d'argent et, comme tu le sais, je n'ai pas le droit d'entrer dans ce genre d'endroit nu...

— Tu seras mon invité et puis je peux te prêter mon ancienne toge. Elle est un peu élimée, mais elle fera l'affaire. Il n'est pas écrit sur ton front que tu es esclave. Cela me ferait plaisir. Alors ? C'est d'accord ?

Servius dévoila un joli sourire et, pour Antoninus, cette expression sur son visage pâle et délicat valait toutes les récompenses du monde.

— Alors je peux compter sur toi ? surenchérit celui qui n'en revenait pas d'avoir enfin sa chance. On se retrouve à l'angle du grand lupanar, lorsque le cadran solaire indiquera la fin du jour ?

— D'accord, répondit Servius, en relâchant délicatement les feuillages pour poursuivre sa toilette.

Antoninus sentit son cœur s'emballer à la seule perspective de pouvoir enfin bientôt parler librement à ce jeune esclave blond qui l'intriguait tant.

Depuis plusieurs semaines, sans comprendre encore pourquoi, il s'aventurait dans cette rue, avant d'aller travailler à la vigne, rien que pour obtenir de lui un signe, un sourire, parfois juste un regard derrière l'épaule de Faustus, son maître qu'il détestait secrètement au plus haut point. En effet, le négociant en esclaves était réputé malhonnête, alcoolique, et extrêmement violent. On racontait que les lendemains de beuveries, il piquait de telles crises de rages, que plusieurs esclaves avaient péri

sous ses coups. La seule évocation de son nom faisait trembler les domestiques de toutes les maisons voisines.

Antoninus n'avait rien à faire dans ce coin de Pompéi. Il logeait à deux pas de l'exploitation viticole dans laquelle il travaillait. Conscient de ses qualités, son employeur lui octroyait un salaire supérieur aux autres, ainsi qu'une petite chambre individuelle au confort rudimentaire, avec pour lit une planche en bois calée dans la niche d'un mur et une couverture.

Dans la perspective de bavarder enfin avec l'esclave blond, Antoninus se sentit l'esprit léger. Il travailla avec encore plus d'acharnement qu'à l'accoutumée. Il voulait satisfaire les Dieux, en espérant qu'en retour, ils lui permettent de passer une belle soirée en compagnie de Servius.

Lorsque le soleil commença à décliner, il se rendit au bord du ruisseau qui longeait la vigne pour s'y baigner nu. Il lava le pagne qu'il portait durant son labeur. Puis, à l'aide de son strigile, il se débarrassa de la transpiration de la journée afin de n'exhaler que son parfum naturel. Il se coiffa ensuite à l'aide d'un peigne en bois, seul souvenir de son bien regretté paternel.

Après ce rafraîchissement nécessaire, il enfila sa toge propre et emporta l'ancienne sous son aile avant de se rendre jusqu'au lupanar.

Servius se tenait déjà assis au bord de l'étroit trottoir, lorgnant fixement ses sandales pour éviter le regard des passants, avec l'air effrayé de ceux qui en ont déjà trop supporté.

Antoninus s'empressa de s'asseoir à son côté avant de passer le bras autour de ses épaules malingres.

Mais le jeune esclave blond recula aussitôt, terrifié, comme pour éviter un coup ou une correction.

— Eh ! Ce n'est que moi ! le rassura-t-il en lui tendant sa vieille toge brune. Tiens, voilà le vêtement dont je t'ai parlé.

Servius écarquilla les yeux d'émerveillement :

— Oh ! Alors tu ne m'as pas menti ! rétorqua le jeune en s'empressant d'enfiler le vêtement, beaucoup trop large pour lui, avant de le humer. Je craignais que tu m'aies oublié et que tu ne viennes pas. Et en plus, ta toge ne sent pas la bête. Merci beaucoup !

— Si tu lisais dans mon cœur, tu n'y lirais que de jolies choses, murmura Antoninus, de sa voix douce. Hâtons-nous, le concert ne devrait pas tarder et je suis très ravi de partager cette soirée en ta compagnie, bel éphèbe.

Trop concentré à admirer l'adolescent dans son nouvel habit, Antoninus s'élança sur les pavés, ignorant une vieille femme qui mendiait à genoux sur la chaussée. Il la percuta, la faisant tomber par terre. Son panier, en roulant au sol, éparpilla des fruits qu'elle vendait aux promeneurs.

— Oh ! Excuse-moi, vieille femme ! s'exclama-t-il. Ne m'en veux pas, je ne t'avais pas vue.

Celle-ci le retint aussitôt en empoignant l'étoffe de sa toge qu'elle enserra avec force. Les pupilles devenues totalement blanches, elle semblait aveugle. Avec sa maigreur, ses doigts crochus terminés par de longs ongles noirs, son dos voûté et sa bouche édentée, elle faisait peur.

— Qui avons-nous là ? questionna-t-elle de sa voix chevrotante, en s'agrippant à lui, comme si elle s'adressait à un interlocuteur perché dans le ciel. Mais nous rencontrons le fils d'Aeliana et d'Albertus.

— Et toi ? Qui es-tu, pour connaître le nom de mes défunts parents ? demanda Antoninus tout en rassemblant les fruits pour les replacer rapidement dans son panier et ne pas perdre davantage de temps.

— Je suis une ancienne esclave gauloise qu'on a affranchie, car j'étais devenue trop âgée et inutile. J'ai perdu la vue, mais je lis maintenant ce que fomentent les Dieux. En vérité, mes maîtres ont pris peur en découvrant que mes prédictions s'avéraient toujours exactes. Donne-moi quelques deniers pour me nourrir et je te révélerai les secrets de ton destin. Tu ne le regretteras pas !

Bon prince, et voulant faire bonne impression devant Servius, Antoninus lui tendit un sou :

— Vas-y, vieille femme. Dis-moi ce que me réserve l'avenir et surtout ne me mens pas.

— Je ne mens jamais ! répondit-elle sèchement, refusant qu'on mette sa parole en doute. Les jours me sont comptés, je n'ai plus de temps à perdre en futilités.

Pendant qu'elle parlait, Servius se baissa vers elle pour attraper son bras et l'aider à se relever.

Mais la vieille femme sembla aussitôt comme foudroyée. Elle se tourna dans sa direction et poussa un cri de terreur, si bien que plusieurs passants, qui se rendaient dans le lupanar, lorgnèrent les fauteurs de trouble.

La voyante leva le menton vers le ciel, une mèche rebelle de cheveux blancs barrant son visage devenu blafard, visiblement tétanisée :

— Les astres sont en perpétuel mouvement, lâcha-t-elle d'une voix paniquée. Mais Vénus joue un tour à Jupiter. Vous n'auriez jamais dû vous rencontrer, jeunes gens ! Séparez-vous maintenant, avant de déclencher la colère

des Dieux ! Votre amitié pourrait semer la discorde au sein des divinités et ébranler l'ordre des choses ! Votre relation ne peut engendrer que le mal !

Elle retomba à genoux, marmonnant des mots incompréhensibles, comme si elle priait et implorait la clémence des Dieux.

Furieux, Antoninus empoigna la main de Servius pour l'écartier de cette diseuse de bonne aventure très mal inspirée :

— Tu racontes n'importe quoi, espèce de vieille folle ! l'accusa-t-il, craignant qu'elle impressionne son jeune invité et le fasse fuir. Ne t'approche plus jamais de nous !

Servius observa la colère d'Antoninus imprimée sur son visage et qui révélait toute sa beauté virile. Il le suivit docilement, heureux de bénéficier de sa protection et de tenir sa main ferme et puissante. Les deux jeunes hommes traversèrent Pompéi pour se rendre en contrebas de la ville.

Ici, les tavernes étaient nombreuses. Elles servaient du vin, provenant de l'exploitation dans laquelle il travaillait, à des prix très abordables.

Sur la terrasse, les tables en bois étaient toutes surmontées de lampes à huile multicolores et de petits vases garnis de fleurs.

Antoninus et Servius s'installèrent non loin de la scène, où l'orchestre jouait des airs joyeux. De nombreux citoyens festoyaient dans la bonne humeur, chacun soufflant après une rude journée caniculaire. Les femmes portaient de jolies robes légères et colorées mettant leurs formes en valeur, tandis que les hommes revêtaient

presque tous des toges surmontées de larges ceintures révélant leur niveau social.

Devant tout ce beau monde, le jeune esclave rentra la tête entre ses épaules et sembla presque disparaître dans ce vêtement trop ample.

— Je ne me sens pas vraiment à ma place, ici, déclara-t-il timidement, sachant que je ne suis qu'un esclave et que nous ne sommes normalement autorisés à nous mêler aux vrais citoyens qu'à l'occasion des Saturnales.

Antoninus détailla son jeune invité qui, à la lueur de la lampe, paraissait encore plus mignon :

— Cesse donc de te dévaloriser ainsi, l'implora Antoninus. Pour moi, tu es un garçon comme les autres... Non, c'est faux... En vérité, je te trouve charmant et même, très joli.

Servius rougit immédiatement, peu habitué à recevoir de tels compliments de la part d'un jeune homme de cette classe.

— Parle-moi un peu de toi, lui demanda Antoninus en le scrutant d'un œil bienveillant. Je peux maintenant avouer que tu occupes la plupart de mes plus belles pensées.

Le jeune esclave lui sourit, révélant une incontestable beauté à laquelle Antoninus était extrêmement sensible.

— Je suis gaulois, commença-t-il. Une armée romaine a incendié mon village en pleine nuit. Prisonniers des flammes, mes parents sont morts, brûlés vifs. Je ne dois ma survie qu'à une voisine qui, alertée par mes pleurs, m'a emmené avec elle. Nous avons ensuite été faits esclaves et on nous a emmenés à pied jusqu'à la Cité des Taurins. La route était longue et nous avons peu de

nourriture. La femme qui assurait ma protection est morte pendant ce long périple. On m'a rapporté plus tard qu'elle attendait un enfant qui n'a pas survécu, lui non plus. En arrivant dans la Cité des Taurins, j'ai immédiatement été vendu à un négociant romain. Lorsqu'il a découvert que je souffrais de la maladie du sommeil, il m'a bradé à Faustus, mon maître actuel, chez qui je suis un simple serviteur. Je ne me plains pas, mais il n'est pas gentil avec moi. Il me répète continuellement que je suis un esclave de rang inférieur et qu'il compte se débarrasser de moi à la première occasion. Il me considère comme un parasite qui vole la nourriture et l'eau des autres esclaves qui eux, travaillent et lui rapportent de l'argent. Il aime également se moquer de la taille de mon sexe qu'il juge ridicule et inutile. Il dit que je ne pourrais même pas lui apporter de l'argent en me prostituant.

— Quel idiot ! Ignore-t-il que les sexes petits sont un signe de raffinement, contrairement aux gros qui révèlent des barbares, n'obéissant qu'à leurs plus bas instincts ?

Servius baissa le menton, désolé d'être ainsi jugé pour des attributs qu'il n'avait pas choisis.

Antoninus chercha son regard à la lueur de la lampe à huile, avant de lui lancer un sourire compatissant :

— Il y a bien une raison pour laquelle les Dieux t'ont accordé une telle beauté, nuança-t-il. Je trouve que tu es si mignon que te regarder est déjà une raison suffisante pour surseoir à tous tes besoins.

Servius sembla interdit, face à ce nouveau compliment qui contredisait tout ce qu'il avait pu entendre, depuis le décès de ses parents. Pour la première fois, quelqu'un montrait un peu d'intérêt et même une certaine admiration, pour lui.

Une jeune serveuse à la longue chevelure bouclée, ornée de fleurs, déposa sur la table un pichet de vin, un second contenant de l'eau fraîche, ainsi que deux gobelets.

Antoninus la paya immédiatement en retour.

Des rires gras provenant de l'atblée voisine attirèrent l'attention de l'adolescent et son regard fut mal interprété par les quatre guerriers romains qui se saoulaient sans vergogne tout en jouant aux dés. Ils le toisèrent avec dédain.

— Qu'as-tu donc, tu n'as donc jamais vu de vrais hommes se distraire ? l'interrogea-t-il.

— Pardonne mon indiscretion, soldat. Je suis songeur et...

— De mon temps, les enfants ne s'atblaient pas avec les adultes, poursuivit-il en désignant Servius du menton.

— Mais en nos temps modernes, ce n'est plus vrai, rétorqua spontanément Antoninus, peu impressionné.

Cette remarque provoqua l'hilarité des autres soldats qui se moquèrent de leur collègue et l'intéressé, vexé, lui tourna le dos.

Antoninus voulut remplir la coupe de Servius, mais celui-ci y apposa aussitôt sa main :

— Oh ! Non, je te remercie ! Je ne bois pas. C'est beaucoup trop fort.

Antoninus se servit :

— Vous, les Gaulois, vous ne buvez que du vin de Narbonne et il faut avouer qu'il n'est pas toujours très bon. En plus, comme tous les barbares, vous le dégustez pur. Il faut admettre que nous, les Romains, nous le diluons toujours dans un peu d'eau. C'est bien meilleur et beaucoup plus raffiné ainsi.

Voyant Servius qui dodelinait de la tête au rythme de la musique, la chanteuse grecque vint le prendre par la main pour la suivre et l'inviter à danser au milieu d'un groupe de trois ou quatre adultes qui se déhanchaient entre les tables.

L'adolescent n'osa pas l'éconduire et pour faire bonne figure, il la suivit et dansa à son côté, le visage pourpre d'embarras.

Antoninus ne fut que davantage charmé par le spectacle que lui offrait le bel enfant, ondulant dans sa toge bien trop ample. Le charme ne fut cependant pas partagé avec tout le monde :

— Mais je le reconnais ! s'écria le soldat précédemment rabroué, de plus en plus éméché. C'est un esclave de chez Faustus !

En observant mieux les allures patibulaires de ces guerriers romains, Antoninus réalisa que la situation risquait de vite dégénérer à leur désavantage.

Il rejoignit le groupe de danseurs pour tirer Servius par le bras et le conduire derrière la taverne.

— Je crains que tu ne sois découvert, lui murmura-t-il à l'oreille, passons par le jardin et déguerpissons d'ici avant d'avoir de sérieux ennuis.

La nuit ne cessait de s'assombrir, rendant la visibilité difficile et les déplacements hasardeux.

Pour sa plus grande joie, Antoninus tint la main de Servius pour arpenter les rues. Ce contact physique dépassait tout ce qu'il avait secrètement espéré.

Dans la rue du grand lupanar, quelques torches éclairaient les pas des noctambules, permettant de mieux

se repérer. Les deux garçons se mirent à courir et ils firent bien, car le soldat romain était à leurs trousses.

Au détour d'une rue, dans un réflexe brutal, Antoninus entraîna Servius dans le recoin d'un riche domaine. Il se colla à lui et posa la paume de sa main sur ses lèvres pour le contraindre au silence.

Les pas du soldat et son lourd uniforme claquèrent bientôt près d'eux, mais il ne découvrit pas leur feinte.

Dans l'obscurité le regard inquiet de Servius scintilla, comme des petites étoiles pétillant de vie.

— J'ai... j'ai envie de t'embrasser, balbutia Antoninus dans un murmure extrêmement sensuel.

Les yeux du jeune blond s'écarquillèrent de surprise. Et au moment où son aîné retirait sa main pour approcher doucement ses lèvres des siennes, Servius s'effondra brusquement.

Antoninus se souvint qu'il lui avait parlé de sa maladie du sommeil qui faisait de lui un esclave de basse catégorie. Il tenta de le réveiller en secouant son épaule, sans succès.

Refusant de l'abandonner dans cette situation de grande vulnérabilité et ignorant combien de temps cet état durerait, il le transporta dans ses bras et dans la pénombre, jusqu'à l'exploitation viticole où il logeait.

Sans un bruit, il allongea Servius sur sa couche et approcha sa lampe à huile pour le déshabiller afin d'en admirer la beauté.

Tout, chez l'adolescent blond, semblait proche d'une perfection esthétique telle qu'il n'en avait vu que sur les plus belles statues ornant les demeures des riches notables de la ville. Car Servius répondait à tous les critères des

canons de la beauté romaine, avec ses cheveux blonds légèrement bouclés, son visage fin avec son petit nez et ses grands yeux, ses lèvres harmonieuses invitant aux baisers, son corps d'éphèbe finement musclé aux proportions idéales.

Ne pouvant plus résister à la tentation, il s'approcha de sa bouche pour lui voler un baiser. Comme il le supposait, ses lèvres suaves lui procurèrent un plaisir presque divin.

C'est à ce moment que Servius se réveilla pour afficher un délicieux sourire :

— Je peux rester encore un peu avec toi ? questionna-t-il dans un murmure délicat.

Antoninus fut ravi qu'il le lui demande et il lui répondit par un long et fougueux baiser, tout en caressant ses cheveux soyeux.

Loin des préoccupations du monde des adultes, les deux adolescents passèrent la nuit l'un contre l'autre, à échanger encore des caresses et des baisers, ignorant qu'ils venaient de sceller le jeu dangereux de l'indomptable Vénus.

On raconte qu'au cœur de cette nuit, la terre de Pompéi trembla plusieurs secondes.

Mais le matin venu, à son réveil, après une nuit sans sommeil, mais ô combien sensuelle, Antoninus se retrouva seul, avec sa vieille toge soigneusement pliée devant lui. La matinée ressemblait à tant d'autres et pourtant, tout en lui venait de changer.

## II ◀ LES YEUX NOIRS

Auguste s'agrippa aux accoudoirs de son fauteuil, alors que l'avion descellerait pour atterrir sur la piste de Naples. Il ferma les yeux et retint sa respiration au moment où le 747 foula l'asphalte dans une brusque secousse qui fit trembler tout l'appareil, dans un vacarme de ferraille branlante :

— Je n'y crois pas, nous y voilà enfin ! s'écria Daphné qui scrutait l'aéroport, à travers le hublot inondé de soleil, avant de se tourner vers son meilleur ami, qui pensait avoir frôlé la mort.

— Je serai content lorsque nous aurons déposé nos bagages à l'hôtel et que nous pourrons vraiment profiter des vacances, souffla Auguste, en allumant nerveusement son smartphone.

— Ne te plains pas, reprit Daphné, je te rappelle que tu es ici mon invité !

— Oui, c'est vrai, ça doit être la cinquième fois que tu me le répètes depuis ce matin. Tu as gagné ces deux billets d'avion en participant à un concours sur un site gay et c'est moi qui t'ai filé toutes les réponses. Tu ne connaissais même pas le nom du Vésuve ! Reconnais que sans moi, tu serais encore à attendre les clients dans l'agence bordelaise sans climatisation d'Immo'Conseil. Et puis, nous avons gagné les billets, mais tout le reste est à notre charge !

Daphné leva les yeux au ciel et récupéra sa valise rangée dans les compartiments surplombant les sièges. Les deux jeunes gens quittèrent bientôt l'avion sous les yeux

conquis de nombreux passagers qui voyaient en ce duo si bien assorti la quintessence du couple épanoui et complice.

Pouvaient-ils imaginer que Daphné courrait le caleçon, tandis qu'Auguste cherchait un amant qui n'existait que dans ses rêves ?

Daphné était une jolie blonde d'une trentaine d'années. Charmante, avec ses formes généreuses, elle pensait que cet atout l'handicapait, alors que c'est justement ce que les hommes aimaient en elle. Daphné portait toujours un rouge très vif qui mettait en valeur ses lèvres gourmandes. Ce qu'on remarquait le plus chez elle, c'était peut-être son sourire généreux et bienveillant qu'elle dispensait volontiers, quelles que soient les circonstances.

Auguste était très grand et carré, avec une silhouette d'athlète, le teint mat, les cheveux ondulés noirs et de magnifiques yeux bleus dans lesquels on devinait un caractère bien trempé. Le front haut, le nez droit, le menton volontaire, le profil de cet homme de vingt-cinq ans faisait penser aux illustrations dessinées sur les antiques œuvres d'art.

Grâce aux économies occasionnées par ce voyage offert, les deux jeunes gens avaient réservé une Fiat 500 cabriolet. Auguste n'aimait pas la conduite brutale de Daphné, mais il craignait de rouler dans Naples, avec ses rues aux dessins extravagants et avec les nombreuses chaussées défoncées.

L'hôtel se situait sur un large boulevard, à quelques rues de la gare centrale. Il faisait plus de quarante degrés à l'extérieur et la climatisation dans leur belle chambre à la décoration luxueuse leur promettait de vraies nuits de sommeil.

Auguste se rendit d'abord sur le balcon, remarquant que ceux des chambres mitoyennes n'étaient séparés que par un interstice de quarante centimètres surplombant le vide.

Comme il avait transpiré, il s'engouffra dans la salle de bains, pendant que Daphné rangeait ses bagages dans l'armoire.

Dans le miroir mural faisant face à la cabine de la douche, il se désola de constater que ses abdominaux avaient presque totalement disparu, depuis qu'il avait cessé de fréquenter la salle de sport. Mais lors de sa dernière séance, il s'était trouvé entre deux gays qui se photographiaient dans des positions avantageuses et ce narcissisme l'avait exaspéré. Si Auguste assumait bien son homosexualité, il avait peine à comprendre ses semblables et surtout, trouver un homme avec qui construire quelque chose. Il enchaînait les échecs sentimentaux et, disposant d'une plastique plutôt agréable, il ne comprenait pas d'où venait le problème. Robin, son ex, l'avait trompé avec un danseur de pacotille, alors qu'il le complimentait souvent pour ses prouesses sexuelles.

Après s'être coiffé et parfumé, il enfila un bermuda et un polo, prêt à une première visite de la ville.

Lorsqu'il quitta la salle de bain, il surprit Daphné, allongée langoureusement sur le lit, en lingerie à dentelle, telle une pin-up, un rayon de soleil irradiant ses reins et ses fesses. Elle posait devant l'objectif de son smartphone installé sur une console, et paraissait coutumière de l'exercice.

— Dis-donc, Marilyn, je peux te prendre en photo, si tu veux, lui proposa-t-il. Ça t'évitera de te casser une jambe en courant de la console jusqu'au lit.

— Il est hors de question que je rentre sans avoir tenté ma chance avec un Italien, expliqua-t-elle. Pour vous, les gays, c'est hyper facile. Trois clics sur une appli et vous voilà à baiser tels des sauvages, avec des étalons tous plus beaux les uns que les autres.

Auguste la rejoignit et se laissa tomber de dos sur l'épais matelas.

— Tu as une vision assez caricaturale de la drague entre mecs, rétorqua-t-il. C'est beaucoup plus compliqué qu'il n'y paraît. Entre les actifs et les passifs, les plans d'un soir et les princesses à marier, le choix n'est pas si large.

— Surtout pour un mec hyper difficile comme toi, rétorqua-t-elle, sur un ton de reproche. Comment a fait Robin pour sortir avec toi ? Tu lui avais envoyé un questionnaire de vingt pages auquel il devait répondre avec une lettre de motivation ?

— Ne me parle plus de ce connard. Il n'existe plus !

Auguste ferma ses paupières pour se détendre, l'espace d'un instant. Le décor se métamorphosa et il se retrouva sur une colline, allongé dans l'herbe fraîche sous un ciel bleu, un vent chaud balayant ses cheveux. Il entendit le chant des oiseaux troublant un calme comme il n'en avait jamais ressenti à l'extérieur.

Ce qui le choqua le plus, c'est que ce rêve éveillé paraissait d'un réalisme époustouflant.

Il allait en faire part à Daphné, mais celle-ci se rhabillait déjà :

— On va prendre un verre ? suggéra-t-elle, en rafraîchissant d'un geste son rouge à lèvres. La chasse à l'homme va commencer, éloignez femmes et enfants, je vais faire un carnage !

Antoninus sourit avant de se lever pour la rejoindre.

Après une brève visite du centre historique de la Cité du soleil, les deux jeunes gens marquèrent une pause à la terrasse ombragée d'un café longeant Via Duomo. La chaleur était écrasante, mais un filet d'air provenant de la mer rendait l'atmosphère respirable.

À la table de gauche, sous un mince rayon de soleil, un jeune homme brun élégant, dans un costume épousant parfaitement sa fine silhouette, lança un regard charmé à Auguste. Aucun signe extérieur n'indiquait son homosexualité, mais il émanait de sa personne une certaine sensibilité, ou un intérêt pour lui, qui trahissait cette préférence. Il jeta même un regard complice à Auguste qui lui sourit en retour.

Jamais ce dernier n'aurait imaginé séduire un homme aussi beau, aussi vite, en Italie, un pays catholique connu pour l'extrême discrétion des gays.

Remarquant leur petit manège, Daphné demeura silencieuse, attendant de découvrir l'issue de cette sérénade napolitaine.

Auguste soutint ses yeux noisette jusqu'à ce qu'une jolie jeune femme très mince sortit du café pour le rejoindre sur la terrasse et s'asseoir face à lui.

Daphné manqua de bouffer de rire :

— Tu n'es pas très observateur, murmura-t-elle en approchant son visage du sien, pour que leurs voisins ne l'entendent pas. Déjà, tu aurais pu remarquer qu'il portait une alliance. Ensuite sur la chaise en face de lui, un petit sac à main est accroché au dossier. Avec ces deux indices, tu savais à quoi t'attendre. Tu es juste tombé sur un

allumeur d'hétéro qui se sentait flatté d'être dragué par un homme.

Auguste soupira de dépit, avant de tourner ses yeux dans la direction opposée.

C'est à ce moment qu'il croisa le regard d'un jeune et charmant blond, les yeux maquillés de noir et qui l'observait d'un air implorant. Il semblait si désespéré, qu'Auguste en fut presque touché au cœur.

En face de lui, un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux bouclés poivre et sel, qui devait être son père, pianotait frénétiquement sur son iPad, en l'ignorant copieusement.

L'adolescent avait un teint de porcelaine, de fines lèvres rose pâle et des yeux d'un bleu intense mis en valeur par ce curieux trait de crayon noir baveux. Il portait à ses poignets des bracelets de force en cuir munis de boucles en métal. Autour de son cou brillait une chaîne métallique à laquelle pendait un petit cadenas.

Une notification familière tinta soudain depuis le smartphone de Daphné et Auguste la scruta aussitôt, stupéfait :

— Ne me dis pas que tu as installé ce que je crois ? questionna-t-il, encore incrédule.

Elle lui sourit malicieusement, comme elle le faisait quand elle voulait passer pour la « bitch » de service :

— Pourquoi est-ce que je n'aurais pas le droit d'installer l'application MenforMen ? Il n'est écrit nulle part qu'elle est réservée aux hommes.

Auguste lâcha un rire amusé :

— Non, c'est vrai, à part dans le nom même de l'application ! Pourquoi l'as-tu installée ? Qu'est-ce que tu espères là-dessus ?

— On ne sait jamais, répondit-elle. J'ai toujours de très bons rapports avec les gays. D'ailleurs, je suis déjà en contact avec plusieurs mecs. N'oublie pas les bis. Les homos ne sont pas tous aussi fermés que tu l'imagines. Et puis, tu devrais l'installer, toi aussi. Tu perdrais moins de temps. Ici, tu ne verras pas de rainbow flag flotter en travers des rues. En Italie, tout se fait en douce.

— Et sexuellement, tu leur racontes quoi ? interrogea le jeune homme. Que tu es efféminée ?

— Que je suis exclusivement passive ! lâcha-t-elle, avant d'éclater d'un rire franc et sonore, vite imitée par Auguste.

Son rire l'entraîna à reculer dans sa chaise au moment où le serveur leur apportait deux verres de Spritz. Son regard croisa de nouveau celui du charmant adolescent qui semblait l'observer rêveusement, presque heureux de le voir rire.

Auguste fut troublé par cette expression intrusive, cette manière d'être observé comme s'il se donnait en spectacle.

Il décida alors de ne plus le regarder et, après s'être rafraîchis, les deux jeunes Français traversèrent les ruelles étroites pour rejoindre le Corso Umberto I, une longue artère qui débouchait sur la Piazza Giuseppe Garibaldi.

— Tu as remarqué l'ado qui n'avait d'yeux que pour nous, tout à l'heure ? déclara-t-il en approchant de leur hôtel, après cette première marche.

— Je n'ai pas fait attention, pourquoi ?

— Il avait les yeux maquillés, comme une fille. Il semblait tellement s'ennuyer avec son père, qu'il en était presque touchant de désespoir.

— Ah, le pauvre chou ! Les ados, soupira Daphné, songeuse. Au bord du suicide, au moindre chagrin, à la première frustration. Toujours prêts à se révolter contre tout et tout le monde. J'ai connu ça. J'aurais détesté avoir à m'élever. J'étais une vraie petite carne, comme gamine. Effrontée et dévergondée.

— Tu n'as pas tellement changé, la charia-t-il.

Daphné reçut une nouvelle notification et son expression changea subitement, comme si elle venait de se fermer.

À l'hôtel, elle passa un long moment dans la douche, avant de se changer, de se maquiller soigneusement et d'enfiler une robe dont le dos nu descendait jusqu'à la naissance de ses fesses :

— Ça ne te dérange pas, si nous passons exceptionnellement la soirée chacun de notre côté ? questionna-t-elle en fuyant son regard, de peur de sa réaction. J'ai un rencard avec un superbe carabinier et... je...

— Oh ! Non, absolument pas, rétorqua-t-il, en songeant qu'il allait se retrouver seul pour sa première soirée sur le sol italien. Nous sommes venus pour nous amuser. Laisse-moi juste les coordonnées de ton plan cul. Et promets-moi d'être prudente.

Daphné lui lança un clin d'œil, avant de lui tendre un bloc-notes marqué du logo de l'hôtel, et sur lequel elle avait déjà visiblement tout préparé :

— Ne t'inquiète pas, tout se passera bien. Je discute avec ce mec depuis au moins quinze jours. C'est une vraie bombe à tout point de vue ! Je compte bien ne pas passer à côté.

Auguste fit mine de ne pas être déçu et il lui tourna le dos pour cacher son amertume.

Daphné ne sembla pas déceler son désappointement et après une bise furtive sur la joue, elle quitta la chambre en y abandonnant les effluves d'un parfum très sophistiqué destiné à un autre.

Le jeune homme observa la porte se refermer doucement derrière elle, le laissant subitement seul à côté d'un grand lit chaste dans lequel il ne se passerait sans doute rien qui le concerne.

Comme de nombreux gays célibataires, Auguste organisait sa vie de sorte à éviter ces moments de solitude imposée. Il avait d'ailleurs envisagé ces vacances avec Daphné comme un redoutable moyen de tromper son ennui. Mais voilà la réalité qui le rattrapait, comme une fatalité.

Pendant un court instant, une bouffée d'angoisse s'empara de ce célibataire endurci qui ne parvenait pas à faire durer une relation plus d'un an. Il ouvrit les fenêtres et se rendit sur le balcon pour y respirer sans entraves. Il emplit ses poumons d'air urbain et lâcha un profond soupir d'exaspération.

Devant lui se dressait Naples, un musée antique à ciel ouvert, traversé par les plus grandes figures pendant plus de deux mille ans et peuplé de près d'un million d'habitants. On n'avait pas le droit de se sentir seul dans une ville aussi vivante.

En baissant les yeux, il vit son amie s'engouffrer dans un taxi, avant que le véhicule s'engage sur la chaussée cabossée, au milieu d'une circulation dense. C'est à ce moment qu'il aperçut, sur le trottoir de l'autre côté du boulevard, le bel adolescent et son père qui marchaient d'un bon pas en direction du quartier touristique.

Piqué par la curiosité, n'ayant rien d'autre de prévu, il enfonça son smartphone dans sa poche, décidé à les suivre et peut-être même à les aborder, afin de faire connaissance.

Il emprunta l'ascenseur et traversa le grand hall de l'hôtel, avant de repérer les deux hommes qui étaient déjà loin devant et qui pénétraient dans les étroites ruelles de la prestigieuse cité.

Il accéléra la cadence, comme aimanté par les deux inconnus, transformant sa curiosité en une chasse à l'homme dont il ignorait encore le véritable intérêt. Bientôt, il ne distingua plus que la chevelure blonde du jeune homme qui semblait bondir au milieu du tumulte de plus en plus sombre de cette ville grouillant de vie. Qui était donc ce mystérieux ado au regard désespéré ? Pourquoi lui avait-il lancé ce sourire ? Attendait-il quelque chose de lui ?

Mais Auguste les perdit de vue, alors qu'ils se faufilaient dans une foule toujours plus dense qui convoitait bars et restaurants.

Résigné, le jeune Français partit à la dérive, dans les ruelles napolitaines, sous les fils à linge, les façades aux couleurs piquées, entre les scooters et par une nuit moite qui rendait lentement la ville à ses véritables habitants. Il s'aventura dans Rione Sanità, un vieux quartier populaire aux façades décrépies, où certains jeunes l'envisageaient

sans lui laisser deviner s'ils l'intéressaient, ou s'ils voulaient seulement le détrousser. Il traversa moult ruelles mal éclairées et coupe-gorge parfaits, dans lesquels rien ne paraissait pouvoir lui arriver.

Il marcha jusqu'aux belles avenues qui longeaient la mer qu'on devinait si proche, sans pour autant la voir.

Cette soirée à Naples ressemblait à une remise en question forcée. Quelque chose n'allait pas dans sa vie et il n'avait pas la moindre idée de ce qui clochait. Comme après une cuite monumentale, il en arrivait à ignorer comment il en était arrivé là.

C'est dans ce désarroi complet qu'il songea à installer MenforMen, car Daphné, avec l'insouciance qui la caractérisait, s'en sortait finalement beaucoup mieux que lui.

Auguste se sentait déjà trop vieux pour des rencontres puérides et éphémères, et il devait prendre le taureau par les cornes, s'il ne voulait pas finir seul entouré de cinq chats dépressifs.

Il acheta une part de pizza qu'il mangea devant les hôtels de luxe, avant de rebrousser chemin.

Il avait tellement marché qu'il en éprouvait de vives douleurs aux orteils.

Auguste ne fut pas peu satisfait de reconnaître son hôtel, au moment où le tonnerre grondait, comme si un orage terrible allait s'abattre sur la ville. Il n'avait qu'une hâte, prendre une douche et se coucher.

Mais en arrivant devant les deux grandes portes vitrées de l'établissement, il retrouva l'adolescent blond aux yeux cernés de noir, assis par terre, et qui semblait encore plus triste que durant l'après-midi.

Il allait avancer et l'ignorer, mais il y renonça au dernier instant, reculant d'un pas pour l'aborder :

— Ça n'a pas l'air d'aller très fort...

— Tu m'offres un verre ? répondit-il en levant les yeux avec son air de chien battu.

— Si tu veux, mais il est tard. Le bar de la réception est fermé et...

— Les chambres sont toutes équipées d'un minibar, le coupa aussitôt le jeune homme en se levant, comme s'il avait déjà prévu cette réplique.

Auguste hésita, se sentant légèrement décontenancé :

— D'accord. On va bien trouver du coca, ou un truc de ce genre.

Le jeune homme s'approcha et lui sourit :

— Je m'appelle Stanislas et toi ?

— Auguste.

L'adolescent lui emboîta le pas et l'adulte détailla sa silhouette frêle, dans son short très court et son tee-shirt moulant qui laissait deviner un corps svelte, avec une jolie nuque.

— Ça fait longtemps que vous êtes arrivés à Naples, avec ton père ? demanda-t-il en ouvrant la porte de sa chambre.

— Non, pas trop, répondit Stanislas en inspectant les lieux de son regard, visiblement satisfait d'être parvenu à ses fins.

Il se précipita vers le bar dont il effectua un bref inventaire :

— Tu permets que je prenne du whisky avec mon coca ?

— Tu ne serais pas un peu jeune pour ça ? le questionna Auguste en s’asseyant sur la chaise du bureau pour retirer ses chaussures avec un soupir de soulagement.

— Eh ! Mais qu’est-ce que tu imagines ? J’ai eu vingt ans, le 25 avril ! rétorqua le plus jeune d’un air scandalisé, en dévissant le bouchon d’une mignonnette de Jack Daniels.

— Vingt ans ? Tu parais si jeune, avec ton maquillage et tes breloques...

— Ce ne sont pas des breloques, mais des signes distinctifs.

Auguste le détailla à nouveau, avec sa chaîne supportant des menottes autour du cou, ses bracelets de force, ses ongles peints en noir et son crayon sur les yeux.

— Tu touches au BDSM, c’est ça ? questionna-t-il tout en massant ses orteils.

— Pas du tout ! Mais ça m’amuse que les gens le pensent...

— Les gens se fichent de ce que tu fais au lit. Le BDSM ne choque plus que les grenouilles de bénitier.

Stanislas s’allongea sur le lit, son verre à la main et il scruta pensivement le plafond.

— En fait, je t’ai attendu une bonne partie de la soirée, avoua-t-il.

Surpris, Auguste s’immobilisa :

— Tu es sérieux ?

— Oui, c’est vrai. J’ignore comment aborder le sujet, car tu risques de me prendre pour un psychopathe...

— Je te considérais déjà comme un ado fêru de BDSM, alors je pense que j’étais sur la bonne voie.

Stanislas tourna son visage dans sa direction.

— Hier soir, quand tu es arrivé à l'hôtel, j'ai ressenti quelque chose d'incroyable et j'ai même rêvé de toi. J'ai appris beaucoup de choses à propos de toi, et de moi...

— Ah ? C'est ça ? Tu as eu une sorte de coup de foudre ? C'est pour ça que tu m'attendais ?

— Mais non ! Ce n'est pas du tout ça ! Je crois qu'on se connaît, Auguste.

— Je ne pense pas, répondit l'intéressé en se levant pieds nus pour aller jusqu'au minibar et se servir un gin-tonic. Je suis certain de ne t'avoir jamais vu. Et en plus, c'est la première fois que je viens en Italie.

Stanislas le suivit du regard :

— Nous nous sommes connus, il y a très longtemps...

Auguste s'assit au bord du lit à côté de lui, pour lui lancer un regard condescendant, presque apitoyé :

— Tu es mignon, mais je te dis que non. Tu te racontes juste des histoires.

— Tu ne crois pas en la réincarnation, ou aux vies antérieures ?

Auguste éclata de rire et se leva, son verre à la main :

— Non, mais sérieusement ? C'est la première fois qu'on me la fait, celle-là ! Tu espères quoi, avec tes bobards ? Ça fonctionne, ce genre de conneries avec les autres mecs ?

— Tu sais Auguste, il y a une manière très simple de te prouver que je dis la vérité.

Il se tourna vers lui, l'envisageant comme s'il avait affaire à un drogué ou un déséquilibré, se demandant déjà comment il allait s'en débarrasser.

Mais Stanislas, loin de se sentir jugé ou décontenancé, le rejoignit brusquement. Il l'attrapa par le col de sa chemise pour l'embrasser tendrement sur les lèvres.

Aussitôt, Auguste ferma les yeux pour ressentir une douceur et une chaleur qui lui étaient familières. C'était comme si un vent d'été soufflait sur sa peau et que plus rien ne pouvait le vaincre ni l'atteindre. L'espace d'un instant, Stanislas devint l'amant qu'il prétendait être, un garçon avec qui il partageait une inexplicable complicité sensuelle. Jamais il n'avait éprouvé cette sensation de se retrouver lové dans un cocon protecteur, suspendu dans l'espace et le temps.

La porte de la chambre s'ouvrit brusquement et Daphné fit irruption, surprenant les deux hommes qui semblaient étourdis par le plaisir, flottant à des années-lumière de la réalité.

Effaré, Stanislas s'écarta d'Auguste pour se précipiter vers le balcon afin d'y disparaître.